

## Le rendez-vous à Raspail

J'avais déjà fait sa connaissance, mais ce n'est qu'en 1970 que j'ai pu l'approcher pour la première fois. Elle était venue en Angleterre avec un groupe de jeunes lycéennes françaises dont j'étais le professeur d'anglais, et pendant un mois, j'ai pu la suivre de près. Elle était très belle, et ce qui devait arriver, arriva : j'en suis tombé éperdument amoureux. A la fin du mois, elle est retournée en France avec le groupe. C'est alors que j'ai pris la décision la plus importante de ma vie... j'allais la suivre, et partir pour la France.

Mes parents étaient furieux ; je venais de terminer mes études supérieures à l'Université de Londres, et logiquement je devais aussitôt postuler pour un poste d'enseignant dans une école secondaire dans le comté de Middlesex, où nous habitions. Le plan d'attaque de ma mère me culpabilisait ; « comment peux-tu mettre au rebut six années d'études spécialisées, que ton père et moi avons eu du mal à financer ? En France, tes diplômes précieux ne vaudraient pas un sou et de surcroît, tu ne parles pas un seul mot de français. Si c'était ça que tu voulais, il fallait quitter l'école juste après le bac, tant qu'à faire, on aurait pu faire de sacrées économies, c'est moi qui te le dis ». Cela faisait mal.

L'angle d'attaque de mon père était différent. Il insistait sur mon jeune âge, j'avais à peine 22 ans. « Mon fils, tu crois que l'on peut prétendre connaître l'amour à 22 ans ? Ce que tu ressens est sûrement sincère, je n'en doute pas, mais je peux te garantir que d'ici 6 mois tu auras tout oublié. L'infatuation, ce n'est pas de l'amour, c'est un feu de paille sentimental, c'est le propre de la jeunesse. Réfléchis à ce que je te dis, il y va de ton avenir » !  
Peine perdue. Comme tous les amoureux, j'étais aveugle aux évidences et sourd aux mises en garde. Ma décision était prise. Mon cœur était en France et je devais le suivre...

Je suis arrivé en France, au mois de septembre 1970, ayant laissé derrière moi le matin même la maison de mon enfance et les larmes de ma mère.

Curieusement, j'avais l'impression de rentrer chez moi, parce qu'enfin je rentrais chez elle. Je suis descendu de l'aéroglossier, j'ai posé le pied à terre, à 17h20. Un pèlerin frôlant le sol de La Mecque pour la première fois peut comprendre l'intensité de ce que j'éprouvai pendant ce moment-là, lui touchant la pierre de Ka'ba, moi touchant les sables de Calais. Il n'y avait point de jolies filles en costume folklorique, portant des plateaux garnis de pain et de sel, mais pour moi, au sens propre comme au sens figuré, c'était ma fête, le 29 septembre.

Depuis de nombreuses années déjà le « college » de St Mark et St John de l'Université de Londres où j'avais fait mes études pendant 4 ans, « fournissait » des assistants d'anglais à l'Ecole Ste Geneviève, une école préparatoire aux grandes écoles située à Versailles. Cette année-là était la troisième et dernière année des deux assistants en place. J'avais postulé pour l'un des postes et ma candidature avait été retenue. En arrivant en France, donc, j'avais un travail, une chambre et j'étais nourri et blanchi. Je n'avais pas de soucis matériels et je pouvais me consacrer à ma bien-aimée.

J'étais le plus assidu des amants. J'avais laissé tout tomber pour elle. Notre premier rendez-vous reste gravé dans ma mémoire, un soir de septembre, dans la douceur d'une belle arrière-saison, à Paris, non loin de la station de métro de Notre Dame des Champs. Nous y avons

passé des moments merveilleux ensemble. Quand elle parlait, je l'écoutais bouche bée, comme un gamin, je buvais ses paroles. En un rien de temps, sans que je me rende bien compte de ce qui m'arrivait, elle était devenue le centre de mon existence, une véritable obsession. Ma première pensée à l'aube était pour elle, la dernière était pour elle aussi, au coucher du soleil ; j'en rêvais même. J'ai un peu honte à dire que je négligeais tout le reste pour elle, même mes amis de « Ginette ». Je passais mes soirées avec elle, déclinant les nombreuses invitations d'aller « prendre un pot ».

Mais tout ne fut pas rose avec elle, loin s'en faut. J'avais remarqué que plus j'essayais d'approfondir notre relation, plus elle semblait vouloir s'éloigner de moi, et pourtant, je n'avais dérobé ni nectar ni ambrosie pour être ainsi puni. Mais malgré cela, je fus condamné comme Tantale. Malgré mes efforts démesurés pour lui plaire, elle restait toujours au-delà de ma portée, quelque peu hautaine. Quoi que je fisse, ce n'était jamais suffisant. Elle était d'une exigence extrême, plaçant la barre toujours plus haut ; elle semblait mépriser mes gaucheries à son égard. Pour la fréquenter, il fallait payer le prix élevé d'une adoration, pas moins. Elle pouvait être cruelle aussi. Plus d'une fois, elle me ridiculisa en public, attirant l'attention de tout le monde sur mes inepties à son sujet. Il y avait un soupçon de sado-maso dans notre relation, j'en conviens, mais je n'étais plus libre de la quitter, car si je souffrais parfois à ses mains, je connaissais aussi auprès d'elle une passion indescriptible.

A la longue, je compris qu'elle ne serait jamais à moi. J'étais son Don José, elle était ma Carmen. De surcroît, j'étais loin d'être son seul admirateur. Nous étions même très nombreux. Un jour, je suis tombé sur les écrits d'un d'eux ; c'était une phrase sublime : « je suis né vraiment de ta lèvre, ma vie est à partir de toi ». Je me suis rendu compte que je ne faisais pas le poids contre des prétendants pareils. Mais je ne regrette pas de l'avoir rencontrée, je ne regrette pas les heures passées à essayer de comprendre les dédales de sa logique, ni mes piètres tentatives pour la dompter.

En venant en France, je m'étais promis qu'un jour elle serait à moi. Avec le recul des années, ma présomption d'alors me fait rire, c'est *moi* qui suis à *elle*. Que d'épreuves ai-je connues avec elle ; celles de l'Alliance Française, celles de la Chambre de Commerce de Paris et enfin celles de la Sorbonne. Des années après notre premier rendez-vous, 101, boulevard Raspail, je suis toujours fou d'elle, cette beauté, mon amour de toujours... la langue française !